

Jean-Noël Jeanneney  
OVIDE EN EXIL

pièce en trois actes

Portaparole



Fresque de Luca Signorelli (vers 1445-1523), cathédrale d'Orvieto.

## Avant-propos

« Je vous y prends, monsieur le préfet, vous lisez Ovide. Ce polisson peut-être, et triste quelquefois, mais grand poète... ». On ne jouera pas à faire deviner l'auteur de ce propos. Il est de la bouche de Charles de Gaulle, tenu à Pierre-Henry Rix un jour de 1947. Tout ramassé qu'il soit — c'est le moins que l'on puisse dire —, il offre le résumé d'un destin. D'une vie qui, depuis deux millénaires, n'a pas cessé de piquer les curiosités, d'appeler les commentaires, d'inspirer les talents, de nourrir les rêves.

La cause est celle d'un écrivain qui s'affirma, à Rome, au cours des premières années du règne d'Auguste, à partir de l'an 15 avant Jésus-Christ, au firmament de la vie littéraire : dans la ligne de Virgile et Tibulle, au côté d'Horace. Son origine sociale paraissait le destiner à une carrière politique. Il préféra le chemin des muses, et il y connut une fortune éclatante. Après des œuvres de jeunesse, son recueil intitulé *L'Art d'aimer*, en forme de galante pédagogie (il aurait pu s'appeler « L'Art de séduire »), rencontra un grand succès. Il commença ensuite à publier *Les Métamorphoses* qui demeurent la plus brillante expression de la mythologie gréco-latine, et qui a été depuis lors indéfiniment copiée, exploitée, commentée. La postérité n'a jamais cessé d'y puiser. Ovide semblait voué à continuer de régner sur les lettres de son temps.

Sur quoi, à la fin de l'an 8 de notre ère, la foudre tomba. Le Prince, par un décret qu'autorisaient ses pleins pouvoirs, ordonna brutalement la relégation du poète loin de Rome, très loin. Il l'exila sur les bords du Pont-Euxin, qu'on appelle

aujourd'hui la Mer Noire. Parti en décembre, Ovide n'arriva à destination qu'en mai de l'année suivante, après un voyage épuisant sur mer et sur terre. Il vécut durant près de deux lustres dans la cité de Tomis (aujourd'hui Constantza en Roumanie), non loin du Danube, dans un monde étroit, aux confins de la civilisation. Celui-ci était habité de peuples colonisés, Gètes, Sarmates, Scythes, auxquels s'ajoutaient, dans les ports, des Grecs frustes et déracinés. On y parlait d'autres langues que le latin, on honorait d'autres Dieux qu'en Italie. On y subissait un climat très rigoureux parmi des habitants qui semblaient, aux yeux du poète déchu, l'incarnation même de la barbarie.

Il continua cependant d'écrire, en envoyant à Rome des poèmes qui furent réunis plus tard sous des titres explicites : *Les Tristes* et *Les Pontiques*. Ces deux recueils développaient sans relâche, dans le registre de la douleur, de la rage et de la contrition, l'espoir jamais éteint d'un retour dans la Ville de ses triomphes littéraires et de ses bonheurs enfuis. Ce fut en vain, jusqu'au bout : ni Auguste ni Tibère, qui lui succéda en 14, ne répondirent à ces supplications. Ovide mourut en 17 sur cette terre qu'il détestait, à l'âge de soixante-cinq ans. Sa dépouille fut ensevelie sur place en un lieu qui reste inconnu. Les motifs d'un châtement implacable ont suscité, au long des âges, les hypothèses les plus diverses mais on ignore encore ce qui a pu provoquer la colère du Prince et sa rancune définitive. Je me garderai ici d'en privilégier aucune : le mystère, au demeurant, est romanesque.

J'ai tiré profit, comme bien l'on pense, d'une bonne part de l'immense littérature qui a été consacrée à Ovide. Sans prétendre à l'ombre d'une exhaustivité, je me contenterai de dire quelques dettes spécifiques. Les esprits curieux d'en savoir plus peuvent remonter jusqu'à Gaston Boissier, dans l'entre-deux-guerres, passer par Simone Viarre et Jean-Pierre Néraudeau et parvenir jusqu'à Xavier Darcos, pour *Ovide et la mort* (2009) et *Ovide, désirer, renaitre, survivre* (2020). On est redevable aussi aux traducteurs récents de l'œuvre, Georges Lafaye, Danièle Robert, qui ont modernisé l'édition de Nisard, publiée en 1850. Marie Darrieussecq a publié, en écri-

vaine, en 2008, une précieuse transposition des poèmes de l'exil sous le titre *Tristes Pontiques*. Les informations qu'on trouve en ligne sont d'une grande richesse : on y relève en profusion des articles dus à la science des spécialistes français et étrangers.

Des interprétations variées ont prospéré, d'âge en âge, dans la littérature, autour de la figure du poète exilé. La plupart sont marquées par les actualités successives. Voltaire blâmait Ovide pour son trop de courtoisie envers le despote, dans le vain espoir d'un pardon. Certains ont avancé l'idée, bien hasardeuse, d'une prémonition de la grâce chrétienne chez Ovide. Au cours de la période contemporaine, les affrontements autour du colonialisme ont souvent coloré la mémoire. Sous certaines plumes on a vu s'esquisser la décadence de l'Olympe au profit du monothéisme. Un nationalisme roumain s'est exprimé dans le livre de Vintila Horia, intitulé *Dieu est né en exil*, qui obtint le prix Goncourt en 1960 et qui fut disqualifié ensuite par des informations communistes sur le passé de l'auteur avant et pendant la seconde guerre mondiale, à proximité du fascisme de la garde de fer. Ceausescu ensuite, sur un autre bord, s'empara d'Ovide... Il avait été en poste à Constantza au début de sa carrière.

Chacun consent qu'à la scène, tout autant que dans l'art romanesque, l'imagination a tout loisir de se déployer autour de personnages véridiques. Les plus grands maîtres ont ouvert la voie. Le théâtre offre donc une pleine liberté, seulement aiguillonnée par l'Histoire. Celle d'inventer des situations où se confrontent les caractères. Celle de concentrer l'intrigue, ainsi qu'il convient, dans des bornes temporelles étroites. Celle de créer des personnages, à côté du héros majeur : Aminda, en l'occurrence, descendante scythe des Amazones, et aussi le légat romain que j'ai nommé Regulus en lui donnant le nom d'un consul fameux à l'époque des guerres puniques. Ai-je besoin de dire que le perroquet lui-même est fictif ? À chaque spectateur, à chaque lecteur, d'organiser avec ces figures, s'il le souhaite, sa conversation personnelle. La nostalgie, le poids du passé, le secret, la rumeur, la liberté des hommes et des

femmes, l'asservissement des peuples, le commerce des lettres et de la politique, la fidélité, l'amour, la mort... Il ne revient pas à l'auteur de gloser sur ce qu'il propose, autour de ces thèmes, à son public. Je m'en abstiendrai donc, en laissant se lever le rideau.

Mars-juin 2020, en confinement.

## Acte 1

### SCÈNE 1

*Aminda, Ovide, le perroquet (qui demeurera en scène durant toute la pièce).*

*Ovide est assis, Aminda à terre, le dos à ses genoux.*

AMINDA. — Un jour, tu me diras. (*Silence.*) Un jour, un soir, un matin... Une nuit peut-être. Une de nos nuits. (*Silence.*) Oui, tu me diras. Je le sais, je le crois. (*Silence.*) Ton silence... Toute la force de ton œuvre, toute l'éloquence de tes cris, non, tu ne peux pas les réduire à ce silence, indéfiniment. Te taire sur ce qui te déchire. Te taire sur ce qui t'a conduit ici. Te taire sur ce qui te confine en ces lieux, sur cette douleur de ton exil. Une douleur que je vois intacte, immuable après trois ans. Elle se retourne pour le regarder. Oh ! tu le sais bien, je n'ai pas de reproche. Tu es courtois, toujours, tu écoutes bien, merveilleusement bien. J'aime tes attentions. J'en arrive même à chérir la tristesse éternelle de ton regard. Les écrits que tu me fais lire, et que j'apprends par cœur, j'en aperçois quelque fois le ressort caché.

OVIDE. — Aminda...

AMINDA. — Ovide, laisse-moi continuer. Ce soir, mes questions ont tous les courages. Je ne sais pas pourquoi. Mais mon audace est fragile. Laisse-moi continuer. Tes vers d'autrefois sur « l'art d'aimer », « l'art de séduire »... (*Elle récite.*) « Je dominerai l'Amour, bien que son arc blesse mon cœur et qu'il secoue sur moi sa torche enflammée. Plus ses traits sont aigus, plus ses feux sont brillants, plus ils m'excitent à venger mes blessures»<sup>1</sup>. Ovide, j'ai appris ta langue et tu m'y as aidé. J'ai tellement voulu prendre ma part, oh ! ma petite part, ne t'inquiète pas, dans tout ce qui y vibrait. Dans la tendresse que tu cachais derrière les postures du séducteur. Mais tu ne me priveras jamais d'un espoir, jamais. Celui d'une confiance qui me donnera la clé de cet exil, si loin de tes poèmes d'autrefois, si loin de ton bonheur enfui. Si loin de Rome.

OVIDE. — Rome...

AMINDA. — C'est une Barbare qui te parle, une Barbare qui n'oublie pas qu'elle l'est, oh ! ne crains rien... Tu montres de l'intérêt pour mon peuple. Pas seulement parce que nous t'entourons. Comment puis-je le dire sans emphase ? J'ai l'impression que, durant toutes ces années, tu en es venu à nous concéder peu à peu, à nous les Scythes, une part d'humanité. De sagesse peut-être. Mais alors... ta confiance... donne-la-moi, complètement.

OVIDE. — Il m'est arrivé, une fois dans ma vie, tu le sais bien, Aminda, de voir ce que je n'aurais pas dû voir, de dire ce que je n'aurais pas dû dire. Une fois. Actéon a vu Diane au bain, nue et très belle. Il ne l'avait pas voulu et les chiens de la déesse l'ont dévoré quand même. J'ai vu un crime. Il est passé devant mes yeux. Ma seule faute fut d'avoir des yeux et le destin a refermé sur moi ses mâ-



choires de fer. (*Un temps.*) Je t'aime beaucoup, Aminda... J'aime ta tendresse et j'aime nos nuits. Mais non, non, jamais je ne te dirai. N'espère pas.

AMINDA. — Et pourtant cet espoir-là, l'espoir de savoir, l'espoir de comprendre, tu ne m'en priveras jamais. La vérité finit toujours par apparaître. Et par luire.

OVIDE. — Tu crois cela, tu crois cela ? Mais non. La vérité... il faut savoir l'ensevelir... Il faudrait. Un jour... Je ne l'ai pas compris, et d'ailleurs...

AMINDA. — D'ailleurs ?

OVIDE. — D'ailleurs elle est si fragile... la vérité. On la respecte, on la porte, on la diffuse. Et, soudain, elle se dissout. Elle éclate en mille racontars. Elle se venge. Elle s'entrelace avec la folie des passions qui la martyrisent.

AMINDA. — Je crois pourtant à son triomphe, à la fin des fins. Puisqu'elle est la vérité.

OVIDE. — Tu sais la vérité sur ton frère, Aminda ?

AMINDA. — Mon frère ?

OVIDE. — Une vérité qui court, au marché, d'échoppe en échoppe. Je l'y ai attrapée au vol. Ce n'était pas difficile. Écoute-moi et tiens-toi bien. Ton frère fornique avec un singe.

AMINDA, *stupéfaite*. — Avec un singe ?

OVIDE. — Pardon, avec une guenon. Je l'admets, c'est plus convenable. L'effet de mes poèmes peut-être... Mais non, je divague, ton frère ne parle que votre langue. Devant tout le monde, l'autre jour, il a acheté cet animal à un marchand de passage. Une grande femelle, très distinguée. Et il l'a emmenée chez lui. Il montrait une gaité qui a surpris les témoins.

AMINDA, *sur un ton inquiet*. — Il est toujours souriant...

OVIDE. — Eh bien ! trois jours plus tard, la femme du savetier... tu sais, celui qu'on entend taper toute la journée sur ses cuirs, la femme du savetier est passée devant la maison de ton frère. Elle se demandait, depuis longtemps, pourquoi il vivait seul, pourquoi on ne pouvait pas lui prêter de compagne. Et comme elle n'était pas pressée, et comme elle est curieuse, elle a ralenti le pas. En passant devant le volet entr'ouvert, elle a entendu des bruits étranges. Par l'embrasure, elle a vu ton frère qui se livrait à d'étranges mouvements, en haletant. Elle a cru reconnaître le son qu'émet chaque samedi soir le savetier lorsqu'il la... J'épargne ta pudeur.

AMINDA. — Mon frère... mais c'est impossible !

OVIDE. — Le connais-tu si bien, je veux dire dans le fonds de son âme, ses appétits, ses frustrations ?

AMINDA. — Mais oui... enfin, je crois...

OVIDE. — Par bonheur, la dame qui passait dans la rue est généreuse. Elle est délicate. Elle aime bien ton frère. Elle s'est donc promis de ne rien dire. Même au savetier. À une seule personne tout de même, la chère amie, l'amie fidèle qu'elle retrouve chaque après-midi au lavoir, la femme du boucher. Sous le sceau du secret, bien sûr, d'un secret absolu, elle en a obtenu la promesse sans peine. Tu devines la suite, peut-être... Deux jours après, au marché, tout le monde savait. Et quand ton frère est apparu, tous les regards se sont détournés de lui. Lui qu'on saluait d'ordinaire comme un joyeux compagnon.

AMINDA. — Mais oui, un joyeux drille.

OVIDE. — Il a senti autour de lui une gêne qu'il n'a pas pu comprendre. Nous nous entendons bien, lui et moi,

comme tu sais. Il gère très bien mes comptes. Il m'a dit son étonnement, son désarroi. J'ai enquêté. Je n'ai pas eu de peine à connaître la rumeur. La scène s'était enrichie. Ton frère avait habillé la guenon avec une jolie collerette et une tunique du meilleur effet. Il avait retroussé ce morceau de tissu jusqu'au-dessus de la tête de sa maîtresse simiesque.

AMINDA. — Qu'as-tu fait ?

OVIDE. — J'ai hésité. Et puis j'en ai parlé à ton frère. Il était stupéfait. Tous les soirs, à l'heure où est passée la mégère, il entretient son corps, comme un mouvement de pompe, tu sais, les bras qui se plient et se redressent sous le poids du corps. Et il souffle très fort.

AMINDA, *soulagée*. — Ah ! c'était ça.

OVIDE. — Aminda, tu te rends compte que tu viens d'avoir un moment de doute, en m'entendant ? Ton frère chéri ! Une guenon...

AMINDA. — Il est vrai que...

OVIDE. — Si j'étais fabuliste, si j'étais Ésope, je te proposerais une morale de l'histoire. Tu crois au triomphe de la vérité... Ton frère aussi. Il a voulu aller crier la sienne au plein cœur du marché, à l'heure où la foule s'y rassemble. Je le lui ai déconseillé... Fortement.

AMINDA. — Mais c'était lâche...

OVIDE. — Non, c'était sage. Ne démens pas un bruit qui court, tu le renforceras. Cela n'amusera que les dieux, dans l'Olympe, dans les moments où on s'y amuse. Tu informeras de la rumeur ceux qui l'ignoraient encore. Et tu ne convaincras pas les autres. Ils sont si contents de connaître des turpitudes que les puissants voulaient leur dissimuler en gardant le secret pour eux ! Et en plus, se

croire informé des choses secrètes que les autres ignorent, c'est être différent, en mieux. Rien qui pousse à mettre en doute. Tu connais le proverbe.

AMINDA. — Le proverbe ?

OVIDE. — « Il n'y a pas de fumée sans feu ». Eh bien ! c'est idiot. Bien sûr que si, constamment il y a de la fumée sans feu. Le pire, c'est quand il existe une toute petite brindille allumée, tout de même, et qu'elle fait énormément de fumée, une fumée gigantesque et qu'elle vous étouffe.

AMINDA. — Alors, l'impuissance ?

OVIDE. — J'ai dit cela, autrefois, dans mes vers. Il récite. « Il existe au milieu du monde un lieu, entre la terre, la mer et le ciel, où la Rumeur s'est choisi une maison. Celle-ci est sur les hauteurs, avec des accès innombrables et elle n'a aucune porte pour fermer l'entrée. Elle est ouverte le jour et la nuit. Tout entière elle vibre, elle renvoie les paroles et répète ce qu'elle entend. Ce n'est pas du bruit, c'est un murmure, comme les vagues de la mer. La foule y vit. Elle va, elle vient. Des inventions y circulent qui s'entremêlent avec la vérité, des milliers de paroles confuses y roulent, colportent les récits, envahissent de leurs discours les oreilles vides. Et le mensonge croît sans relâche. La crédulité triomphe, l'erreur sans scrupule, les terreurs d'épouvante... »<sup>2</sup>.

AMINDA. — Mais que faire ?

OVIDE. — Rien. La potion est aussi amère que l'absinthe. Rien. Rester impavide. Attendre que la rumeur se dissolve dans l'air, peu à peu. Très lentement, en fait. La mémoire, hélas, ne s'appuie guère que sur les bruits qui courent, ou qui ont couru, mais un jour elle s'affaiblit quand même. (*Un*

*silence.*) Attendre, attendre, je savais tellement mal attendre... On me l'a appris, si brutalement...

LE PERROQUET. — Mort à César !

OVIDE, *il sourit*. — Allons, allons, Perroquet. L'heure exige un peu de diplomatie, mon cher. Je te dirai pour quoi. Ne m'oblige pas à te faire taire, un peu vivement.

AMINDA. — Quelle brindille tu as allumée, toi, à Rome, il y a trois ans ? De quelle fumée tu as offusqué les narines de l'Empereur tout puissant ? Tu me raconteras, un jour, Ovide ?

OVIDE. — Mais non, je ne te le dirai pas. La distance qu'il faut parcourir pour arriver de Rome t'a protégée jusqu'ici de la fumée. Le mystère qui m'accablait s'est perdu en route, parce que justement c'était un mystère. Alors, tu vas te contenter de la version officielle. Le Prince a découvert tout à coup que je pouvais être grivois. « L'art d'aimer »... L'art de séduire, polisson... La belle affaire ! L'ouvrage datait de dix ans déjà, avec ses joyeuses recettes (*il sourit*) tout à fait pédagogiques, c'est vrai. Dix ans... Auguste a découvert brusquement qu'il lui faudrait s'en indigner. Les vieillards se font pudibonds, quelquefois, quand le temps est passé, pour eux, de manquer à la décence... J'avais pris grand soin pourtant de ne pas paraître chanter l'adultère des femmes mariées, puisque l'hypocrisie du moment en faisait un crime. Le champ des autres plaisirs était assez large. (*Il s'arrête un moment.*) À mon retour à Rome, si jamais... j'espère que les jeux et les ris n'auront pas disparu, ensevelis dans le murmure morne des cagots...

*Silence.*

AMINDA, *avec un sourire triste*. — Ton retour à Rome...

OVIDE, *rêveur*. — Oh ! j'irais tellement plus vite qu'à l'aller ! Comme une montagne qu'on dévale après l'avoir gravie. Je me croyais si peu fait pour le malheur... Mon voyage jusqu'ici, je m'en souviens si bien, horriblement. De chacun de ses supplices. J'ai cru laisser mon fantôme derrière moi. Ma petite barque a coulé d'un seul coup. L'océan tout entier a versé sur ma tête<sup>3</sup>... Cent jours de voyage, cent jours de douleur. J'ai cru mourir en mer, j'ai cru mourir à terre. L'arrachement de chez moi, ma femme évanouie, mes amis en pleurs. Les gardes m'ont escorté dans la poussière de la route, jusqu'au port. Ostie était dans la brume de novembre. Ils étaient brutaux. Pourquoi ménager le proscrit de César ? Ils sentaient le suif et la sueur. Ils tenaient un poète dans leurs mains calleuses... Alors... Leur médiocrité se vengeait. La place était libre pour tous les ricanements, pour toutes les revanches de l'ignorance.

AMINDA, *gravement*. — Je sens ces odeurs avec toi, Ovide, j'éprouve ta douleur.

OVIDE. — Quand j'ai vu les terres de la Grèce, depuis le large, la Grèce qui nourrit toutes les beautés, j'ai pensé à ses divinités, j'y ai pensé tellement fort. À Athènes j'avais connu tant de choses, jadis, j'y avais puisé tant de force... Il m'a semblé entendre le Grand Pan qui me disait adieu, depuis la rive, vaguement tendre, et surtout ironique. L'indifférence des matelots sur la mer, les brutalités des charretiers sur la terre, la morsure des embruns, les cahots des carrioles. Chaque tour de leurs roues sur les pierres des routes m'était une cruauté.

AMINDA. — Je te revois, quand tu as surgi dans la ville sous nos regards attentifs.

OVIDE. — Inquisiteurs...

AMINDA. — Quand tu es arrivé, j'ai été saisie par la noblesse de ta silhouette, de ton maintien, de ton visage, durcis par la fatigue, colorés par un désarroi, intenses. Est-ce que c'est alors que tu as cessé de rire, pour toujours ? Tu ne ris jamais, Ovide ?

OVIDE. — Aminda, ta tendresse est lucide. Oui, je crois que c'est à ce moment-là que j'ai perdu le goût de rire. Le rire... Il cascadaït partout, à Rome, du soir au matin. Il accompagnait les imprévus des rencontres, la familiarité des amitiés, les délices des fêtes...

AMINDA. — Et désormais ?

OVIDE. — Désormais, je voyais . J'entendais ces parler rauques. Je décelais des regards dont l'étonnement se changeait vite en hostilité... Quel était donc ce Romain qui n'arrivait pas en vainqueur ? J'ai connu une triple peine : haï comme occupant, jaloué comme patricien et méprisé comme vaincu.

AMINDA. — Chez les miens, la nouvelle de ton arrivée a occupé toutes les conversations, pendant plusieurs jours. Ta notoriété était connue, vaguement.

OVIDE. — Jusqu'en ces lieux...

AMINDA. — Mon père m'a raconté...

OVIDE. — Il faut toujours écouter son père. Le mien m'avait dit, je me le rappelle tellement bien, que je devais choisir un travail plus utile que celui de rimailleur. Il m'avait rappelé qu'Homère était mort pauvre, et peut-être désespéré. Si je l'avais cru...

AMINDA. — Mon père à moi m'a raconté que la discussion avait été chaude au Conseil de la ville. À Tomis de tels événements sont rares, tu le sais bien.

OVIDE. — Rares, oh oui ! J'aurais tant aimé, franchement, qu'ils l'aient été encore plus...

AMINDA. — On a débattu, très longuement, de l'attitude qu'il fallait adopter envers toi, pour ne pas mécontenter le légat, et Auguste à travers lui. Tout en tirant quelque avantage de ta gloire, pourquoi pas ? On a abouti, parmi les lâchetés, à un compromis assez médiocre. On te saluerait dans la rue, mais on se garderait de rechercher toute proximité. J'ai détesté cela, tout de suite.

OVIDE. — Alors ?

AMINDA. — Alors j'ai parlé des Amazones. Elles sont mes ancêtres, n'est-ce pas ? Je descends d'elles, tu le sais bien... Elles sont allées toujours au-devant des guerriers d'Occident. Fières de leur courage, sûres de leur force, orgueilleuses de leur différence.

OVIDE. — Je n'ai pas vu leur ombre, à ce moment-là, mais plutôt ces méfiances alentour qui ont glacé mon cœur, plus encore, si c'était possible.

AMINDA. — Mais tu as senti, oh oui, rassure-moi, qu'elle se sont dissipées bientôt, ces méfiances. Et quand tu as écrit des vers en notre langue...

OVIDE. — De bien mauvais vers... Je me suis senti, comment te dire, tiré vers le bas...

AMINDA. — Nous, tu nous as élevés au-dessus de nous-mêmes.

OVIDE. — Le jour de mon arrivée... Le légat romain a paru terrifié d'un pareil événement. J'étais prisonnier de ces lieux, sans l'être tout à fait. Il est venu me voir. Il avait



instruction de n'être pas brutal, mais on ne lui avait pas interdit d'être mesquin. Il l'a été sans défaillance. Il ne m'a épargné aucune brimade. Après tout, cela ne lui a pas réussi, puisque le voilà rappelé et que son successeur vient d'arriver.

AMINDA. — Tu le connais ?

OVIDE. — Il se nomme Regulus. Je me souviens de son père que j'ai croisé autrefois. Il descendait d'aubergistes. Il en avait appris toutes les roublardises, entre ses amphores et ses clients avinés. Dans le tumulte des guerres civiles, il s'est poussé par de sales intrigues, jusqu'au Sénat. Il avait choisi le camp d'Auguste, juste à temps. Auguste, je veux dire Octave, à l'époque. Notre Prince bien aimé a fait semblant de croire à sa sincérité. Pour assurer son pouvoir, il avait besoin de quelques-uns de ces hommes flous qui arboraient de gros muscles. Assez nécessaires pour le suivre. Assez médiocres pour ne pas le menacer. Et maintenant, voici son fils. Un enfant qui a grandi dans cette ombre ne me dit rien qui vaille. Il s'est annoncé pour tout à l'heure. Il doit vouloir inspecter ma cage, et peut-être celle de Perroquet (*il le désigne*). Il paraît qu'il a des choses à me dire. Nous verrons bien.

AMINDA. — Des choses importantes ?

OVIDE. — Oh ! Je ne pense pas, mais... Je suis au moins curieux de son regard sur moi, parce qu'il vient de Rome, et en même temps j'en ai presque peur, Aminda.

AMINDA. — Peur, toi ? Que pourrais-tu craindre de pire qu'on t'inflige ?

OVIDE. — Qu'il me fige. Que son regard ne voie en moi que le proscrit. Une de mes plus grandes souffrances : me retrouver captif dans l'apparence d'une affreuse nor-

malité, me sentir comme un être à qui désormais on refuse tout autre destin que celui auquel on l'assigne. Un destin rétréci, définitif, devant un avenir aussi certain que le passé. Terriblement certain. J'aimais si fort, jadis, l'efflorescence de tout ce qui était possible ! La profusion de tout ce qui pouvait arriver ! J'ai passé ma vie, vois-tu, ma vie heureuse, je veux dire, à refuser de me laisser réduire à moi-même.

AMINDA. — À toi-même ? Mais...

OVIDE. — Une identité, au fond, c'est un étai ! Sais-tu que la hyène y échappe ? Sais-tu qu'elle change de sexe chaque année ? La bienheureuse ! Il m'est arrivé d'y rêver. Tout coule et tout change. Comme Pythagore a raison... Quand j'ai chanté les métamorphoses des Dieux et de leurs créatures, c'est cela, au fond, que j'ai voulu : nous arracher à une assimilation insupportable. Insupportable parce que définitive. Entre l'homme et sa forme. Entre l'homme et son apparence.

AMINDA, *à mi-voix*. — L'efflorescence des possibles... Tu m'as appris que la poésie est une œuvre de joie. Et que si le malheur est univoque, la joie est multiple.

OVIDE. — J'aurais voulu qu'il ne me soit jamais donné de te l'apprendre.

AMINDA. — Oh ! Jamais ?

OVIDE, *gentiment*. — Te l'apprendre, à toi oui, bien sûr, mais pas ici. Tu me rendrais un si grand service, Aminda, si tu obtenais de l'un de vos sorciers une potion qui me ferait oublier Rome. En échange, je pourrais te donner beaucoup...

AMINDA. — Nous n'avons pas de ces sorciers-là, Ovide, je le regrette. Non, jamais tu n'oublieras Rome. Et jamais

elle te t'oubliera. Ton nom surmontera toutes les turbulences. Je te sais presque par cœur, tu sais.

OVIDE. — Oui, j'ai cru à cela. J'ai été sot. J'aurais dû méditer le supplice de Philomèle dont Térée arracha la langue, parce qu'elle n'avait pas voulu se soumettre à sa lubricité. (*Il récite.*) « La racine de sa langue s'agite au fond de sa bouche. La langue tombe à terre et, toute frémissante murmure encore sur la terre noire de sang. Comme frétille la queue d'un serpent mutilé, la langue palpite et elle meurt... ». On a voulu m'arracher la langue, Aminda.

AMINDA. — Mais l'histoire n'est pas finie. (*Elle récite.*) « Philomèle ayant suspendu la chaîne d'une toile à un métier, elle tisse à travers ses fils blancs des lettres de pourpre qui dénoncent le crime... »<sup>4</sup>.

OVIDE. — « Des lettres de pourpre... ». Si j'arrivais à le croire... J'y parviens si mal... Aminda, laisse-moi avec ma peine. Tant de choses remuées... (*Doucement, presque tendrement.*) Va maintenant, j'ai besoin d'être seul.

*Aminda se dirige vers la porte. Elle se retourne, regarde Ovide sans un mot et sort, lentement.*

## SCÈNE 2

*Ovide, le perroquet.*

*Ovide s'adresse au perroquet dans sa cage.*

OVIDE. — « Des choses sans importance, des choses sans importance ». Rien à attendre de... Voici qu'arrive

un nouvel homme d'Auguste. Ce légat... Peut-être ai-je droit, une fois de plus, à la folie d'un espoir... Mais tu ne répéteras rien, Perroquet, n'est-ce pas ? Peut-être celle qui rougissait de joie, là-bas, d'être nommée ma femme, mais qui est si timorée, parfois, a-t-elle trouvé l'oreille du Prince ? Peut-être Maximus Cotta ou Sextus Pompée, qui furent mes amis, tu t'en souviens, ont-ils donné à mes lettres autre chose qu'un regard distrait ? Peut-être ont-ils osé plaider ma cause auprès d'Auguste...

LE PERROQUET. — Mort à César !

OVIDE. — Ah non, ce n'est pas le moment ! Je n'aurais jamais dû te faire confiance, Perroquet. Tu ne crois pas au secret, toi. C'est vraiment un comble. Tu étais à côté de mon pupitre, quand j'ai écrit l'histoire du roi Midas. J'y pense si souvent... Tu te souviens ? Apollon avait organisé un concours musical. Il n'avait pas supporté que Midas soit le seul dans le jury qui dénie le génie. C'était courageux de sa part, ou naïf. Inconscient peut-être. Pour le punir, le dieu lui a fait pousser des oreilles d'âne. (*Il sourit.*) Une situation difficile à vivre, il faut bien l'admettre. Midas s'est fait faire un bonnet très haut et très enveloppant, un bonnet pourpre. Mais le barbier a trouvé le secret trop lourd à porter. Alors il a fait un trou dans la terre et il y a murmuré la confidence, oh ! avec une toute petite voix : « Le roi, le roi Midas a des oreilles d'âne »... Malheureusement pour lui, des roseaux ont poussé là, et quand ils sont devenus grands, le vent qui les balançait a répété la nouvelle, très fort.

LE PERROQUET. — Mort à César !

OVIDE, *tendrement*. — Tais-toi, Perroquet ! J'avais mis cela en vers, et on les a récités dans les écoles. Mais je n'en

avais rien compris... J'ai connu des oreilles d'âne qui ont poussé sur une tête illustre. Je ne l'avais pas cherché, oh non ! Le maudit hasard... Le hasard, j'en avais si souvent célébré les charmes... Pauvre de moi ! Cette femme très douce dans mon lit, à Rome, comment a-t-elle réussi à me faire dire que... ? Le dire à elle seule. La preuve de mon amour, la preuve... Pour elle seule, fou que j'étais. L'art d'aimer... Ces instants où tout est si tendre, où tout péril du dehors semble fantomatique, absent. Où quelque chose surgit, violemment, quelque chose qui domine tout. Une exaltation. On quitte le sol. Le lendemain matin, au réveil, j'ai ressenti une vague inquiétude. J'ai recherché dans la ville, fébrilement, la compagne de ma nuit. Son silence, n'est-ce pas ? Son silence, bien sûr ! Elle a vérifié dans mon souci la portée de la confiance, et elle l'a sans tarder transmise à...

LE PERROQUET. — Mort à César !

OVIDE. — Sais-tu bien, Perroquet, comment soudain, après peu de temps, l'air qui était bleu se remplit de poisseux ? Tu imagines tes belles couleurs, tes couleurs lumineuses, tout à coup marquées de gris ? On agite la tête, de droite à gauche, de gauche à droite. On refuse que la nouvelle ait pu parvenir à celui qui tient la foudre. La nuit suivante, on rêve, on se voit dans un filet de soie qui se resserre à mesure qu'on se débat. On guette je ne sais quel réveil hors du cauchemar. Dans le forum, on s'inquiète des proches qui se détournent. On imagine le pire, on travaille à s'y dérober, farouchement. Et puis, on n'y tient plus. On s'arrange pour s'approcher du Prince, par des manœuvres obliques. Voilà longtemps qu'il écoute le poète. Que parfois il lui sourit. Qu'il semble se réjouir de

le voir illustrer son règne. « Poète de cour », disaient les jaloux. Et maintenant...

LE PERROQUET. — Mort à César !

OVIDE. — ... la glace de son regard, tout à coup. Il sait. On sait qu'il sait. On sait qu'il n'est plus d'issue. Qu'on va être exécuté. Je l'ai été, quelques jours plus tard. Oh ! pas physiquement, moralement. Deux jours pour faire mes bagages... pour faire mes adieux. Et puis... Je vais te faire une confidence, Perroquet. Une de plus. Je n'attends qu'une satisfaction, une seule, de cette visite du nouvel envoyé. Son prédécesseur était un soudard. Il a dû suivre, celui-ci, les cours des bons maîtres, des experts en rhétorique. Nous allons parler latin, du bon latin. Je sais bien que tu le parles aussi, mon vieux compagnon, le latin, mais il faut admettre que ton vocabulaire est assez limité.

LE PERROQUET. — Mort à César !

OVIDE. — Voilà du latin assez sommaire. Mais enfin, c'est du latin ! Je me préparais à beaucoup de malheur, Perroquet, en arrivant dans cette fin du monde. Mais je n'avais pas prévu, j'étais aveugle, l'un des chagrins les plus cruels. La ronde de tous ces mots alentour, jour après jour, qui ne sont pas les miens. Ce n'est pas seulement ce qu'ils ont à dire. Ce parler, tout embarrassé de rocailles, je l'ai appris de mes serviteurs. Et mes esclaves me comprennent. Une sorte de bourdonnement. Il m'arrive de chercher mes mots dans ma langue natale, à force de ne pas la parler. À toi seul je le dirai. La langue n'est plus qu'un instrument, un outil rugueux, très fruste. Elle colle aux choses, elle les avale, elle dissout toute grâce, elle rabote toutes les hésitations des mots par rapport aux choses. Plus de halo autour des vocables. Plus d'ambivalence autour des phrases. Le

soleil qui tombe à midi. Oh ! j'aimais tellement la lumière rasante de mes vers à moi, au moment caressant qui suit l'aube ou qui précède le crépuscule. Un tremblé, un vibrato. Une intimité lentement construite avec la langue qu'on avait entendue, d'abord, de sa nourrice. La langue du forum, la langue des écoles, la langue des marchés, la langue des amours. Celle du poète, en somme. Le patois étranger prétend à la vérité brute. Brute, c'est la bonne formule. La vérité... Impérieuse, égoïste, la vérité est sotté. Quelle place pour le poète ? Quelques Grecs ont choisi de vivre ici. (*Amèrement.*) « Choisi » ! En arrivant j'ai cru pouvoir chercher chez eux quelque complicité. Hélas ! des marchands, des gens des docks, incultes. Pires que les Scythes, les Gètes et les Sarmates. Ceux-là mêlent au moins, à mon endroit, quelque fascination à leur révolte profonde. Les Grecs haïssent en moi, au fond, leur ignorance de toute chose de leurs ancêtres et de leur culture. Et tout ce qui me manque vibre devant mes yeux.

*Rideau.*

Impression  
Geca / Industrie Grafiche  
San Giuliano Milanese (MI)